

Louis BOUMAL



LE JARDIN
SANS SOLEIL

Poèmes

MCMXIX

ÉDITION DES CAHIERS

34, RUE DARCHIS

LIÈGE

Propriété de l'ETAT

M

COMMISSION NATIONALE

725

ET DE LA LANGUE FRANÇAISE

pour Service des Lettres

Enregistré sous le N° /

MLP 3165



LE JARDIN SANS SOLEIL

—

DU MÊME AUTEUR :

Les Poèmes en Deuil. 1910.

La Renaissance Septentrionale au XIV^e Siècle. 1910.

Diderot et quelques Artistes Wallons. 1912.

La Repentance Tristan. 1913.

Une Ville Wallonne, Bouillon,
à la fin du XVIII^e Siècle. 1914.

Quand ils auront passé de l'ombre à la lumière.

(Un acte en prose.) Edition des Cahiers.

A paraître :

Carnet de Campagne.

Louis BOUMAL

LE JARDIN
SANS SOLEIL

Poèmes

CE FASCICULE REMPLACERA
LES CAHIERS D'AOUT ET DE SEPTEMBRE

MCMXIX

MCMXIX

ÉDITION DES CAHIERS

Il a été tiré de cet ouvrage
15 exemplaires sur papier Japon
numérotés de 1 à 15.

Avertissement

Quelques jours avant sa mort, survenue au front belge en novembre 1918, Louis Boumal me confia le soin de publier et de défendre son œuvre. A ce moment, le manuscrit du *Jardin sans soleil* était achevé. Il comprenait trente poèmes. Mais j'ai retrouvé parmi les notes de mon ami un mince cahier intitulé : *Quinze petits poèmes pour chanter des choses indifférentes* où plusieurs pièces du *Jardin sans soleil* voisinent avec d'autres poèmes que l'auteur estimait. J'ai jugé indispensable de les recueillir dans cette édition posthume. Ces poèmes s'intitulent : *Ce soir qui s'élargit...* ; *Il me souvient du temps...* ; *S'il est possible que je prie encore...* ; *J'ai eu pour seul ami...* ; *Eteins, mon rêve...*

On trouve le premier sous le n° X, au second titre, à la place qui lui convient. Les autres ont été réunis de manière à constituer, en quatrième titre, un Epilogue.

MARCEL PAQUOT.

Le jardin sans soleil



A ma Femme



Préface

Ces petits poèmes rassemblés ici n'offriront de consolation d'aucune espèce à l'esprit chagrin. Encore moins signifieront-ils qu'il leur soit jamais possible de s'exalter sur la lyre sonore du poète épique. La plupart sont issus de l'automne et de cette âcreté qui remplit l'âme du combattant, au moment que se dépouillent les premiers arbres et que le dur visage de l'hiver paraît au fond de ces brumes dont s'enveloppe le séduisant Octobre. Et je n'y prendrais pas autrement garde s'ils ne trahissaient ainsi la solitude et l'abandon dont on souffre comme du froid et comme d'une morsure. Ces poèmes ne sont pas non plus le renoncement au courage, mais simplement à de jeunes illusions que la guerre a frappées de caducité. Et sans doute en est-il mieux ainsi s'il est vrai que la sagesse d'une vie soit au prix de ce sacrifice.



« J'en vins à mépriser en moi cette science qui d'abord faisait mon orgueil; ces études qui d'abord étaient toute ma vie, ne me paraissaient plus avoir qu'un rapport tout accidentel et conventionnel avec moi. Je me découvrais autre et j'existais, ô joie ! en dehors d'elles. En tant que spécialiste, je m'apparus stupide. En tant qu'homme, me connaissais-je ? Je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir que je naissais. Voilà ce qu'il fallait apprendre. »

(L'Immoraliste).

André GIDE.

Quand refleurissait le printemps.



I.

Encore un printemps ! J'ai vu
Le blé déjà qui poussait dru
Et sur les murs de l'humble église
Un linge mal rincé qui tremblait à sa guise.
Mon âme n'est pas si nouvelle !
Toujours la même voix qui gronde en elle !
Aussi bien la lune est-elle plus neuve
Depuis les milliers d'ans qu'on l'a mise à l'épreuve ?
Et toi, petite amie, humble fille
Au rire qui sonne et qui s'égosille
En montrant au soleil tes droites dents blanches,
Est-il bien sûr que tu me changes ?
Et qu'en toi je n'ai point troqué
Un rêve pour un autre et comme lui manqué ?



II.

Déjà les Pâques sont passées
Où l'on promet d'être plus sage.
Il n'en reste, dans la pensée,
Que plus ou moins selon les âges.

Comme il a neigé ce dimanche !
On enviait d'être sur terre
Pareil aux flocons d'ouate légère
Qui pleuvaient parmi les branches.

Hélas ! les jours fêtés nous ne les comptons plus
Comme au calendrier les feuilles arrachées ;
Et dans ce soir pascal davantage nous plut
La relève de nos tranchées.

Que si dans notre âme chrétienne
Il arrive qu'on se souvienne
En regrettant sa candeur ancienne,
Puisqu'il convient d'être sage,
On se distrait en regardant le paysage
Où la lune et nos rêves voyagent.



III.

A l'arbre on ne voit pas même les primes pousses.
Il a neigé pour les Rameaux.
Je songe à cet avril plein d'herbes et de mousses
Où se sont accordés nos deux rêves jumeaux.

Ils se sont accordés comme l'écrit la geste
En des vers écourtés que tu n'as jamais lus,
Toute science étant inutile et de reste
Auprès du bonheur ivre où notre âme se plût.

En refermant les yeux, je revois à ma guise
 Ton chapeau de violettes
Et tes droites dents que le rire aiguise
 Et la blanche voilette
Que tu mettais entre ton visage et la bise.

Nous écoutions bruire aux arbres le printemps
Et dans le ciel vibrer le rire des enfants
Et pleurer plus au loin, sous les feuilles flexibles,
 Le chant des sources invisibles.

Et ce matin d'avril, quoique me défendit
Tout l'orgueil de la chair et celui de l'esprit,
Vers tes yeux qui riaient je me suis penché, comme
S'incline vers les dieux l'inquiétude des hommes.

IV.

Tes chansons fusaient en rimes légères.
Un pommier montrait parmi le feuillage
L'imprévu charmant de sa fleur sauvage,
Rose et rouge à la fois, par-dessus les fougères.

Puisque ma volonté pliait sous tes caprices,
Tu ravis la guirlande éparse du pommier.
Que n'ai-je alors osé, réprimant tes sévices,
Garder à la forêt son charme coutumier !

Tandis que pour glaner s'ouvraient tes mains agiles,
Tes seins mouvaient l'étoffe en un rythme haletant.
Que m'importaient les fleurs et leurs songes fragiles
Et la marche à longs pas de la vie et du temps !

Non, je ne pouvais pas autrement me défendre
Et lorsque tu revins sous les arbres dolents,
La fleur cueillie entre les dents,
Le soleil dans les bois commençait à descendre.



V.

Tu peux ourler de rouge ou de rose, ourler blanc
Les feuilles des fruitiers poussés parmi les clos,
Tu ne me rendras pas les poèmes d'antan,
O Printemps ! ni le doux tremblement des bouleaux.

Ni le doux tremblement solennel des bouleaux,
Ni le soir pacifique en mon pays wallon,
Du temps où j'écoutais le battement des eaux
Contre les cailloux vifs encadrés de cresson.

Contre les cailloux vifs encadrés de cresson,
Ni la lune indolente et lourde à se mouvoir,
Ni surtout mon amie et sa jeune chanson
Qui me revient si chère et lointaine ce soir.

Qui me revient si chère et lointaine ce soir
En ces vergers de Flandre et cet exil constant
Que j'écoute pleurer en moi ce désespoir :
« Pourquoi me réveiller au souffle du printemps ? »



VI.

Ami, par ce matin de fraîcheur et de vent
 Qui joue ainsi qu'une écolière,
N'as-tu pas regretté le clair soleil mouvant
 De nos Ardennes familières ?

N'as-tu pas regretté le dimanche des palmes
 A la lisière du printemps,
Le dimanche des buis, entre les bouleaux calmes
 Du pays que nous aimons tant ?

N'as-tu pas regretté les rameaux que l'on donne
 Pour qu'ainsi jusqu'au bout de l'an
La maison du chrétien reste droite s'il tonne
 Et close à l'œuvre de Satan ?

Hélas ! le triste buis verdit en Wallonie ;
 Comme autrefois on le partage
Au son de la tremblante et fluette harmonie
 De l'ancien orgue du village.

Nous, qu'inlassablement, Fortune, tu poursuis
 Pareille aux noires Erinnyes,
Nous ne connaissons plus les bruyères où luit
 Le clair soleil de Wallonie.

Mais tu ne pourras pas lasser nos volontés
 Car le temps n'use pas l'ardoise,
Et nous te briserons sous les arbres fûtés
 De la forêt luxembourgeoise.

VII.

Aussi monotone et triste que l'heure,
Avec tes parfums de roses mouillées,
Je reconnais mal ta chanson qui pleure,
O pluie de l'été, propice aux feuillées.

Sous les seringas aux parfums étranges
Et sous les pommiers qui courbent leurs branches,
Entre les bouleaux des forêts natales,
Tu pleurais jadis d'une voix égale.

Si loin de mon rêve, à présent, tu passes,
Un ciel inconnu sème tes averses,
Aucun air wallon chez toi ne converse
Et c'est un ennui que rien ne me chasse.



VIII.

Si tu voulais, Gaspard le joueur de hautbois,
Quittant les airs bénins « où fleurit l'oranger »,
Parmi les chemins d'herbe où la lune a neigé,
Prêter à mon chagrin la flûte de ta voix,
Je t'ouïrais pensif, recueillant en moi-même
Les sons par trop humains dont souffre ton poème.
J'ouïrais sur le fond des campagnes étales
Les marronniers trop nus frissonner dans le vent
Et le soir se remplir de brumes musicales
Etalant leur douceur sur l'aile de ton chant.
J'évoquerais Virgile — impossible d'omettre ! —
Et son berger qui chante en un soir de Corot,
Et de beaux vers latins dont j'ai connu le mètre
Au temps où j'écrivais des livres plus moraux.
Tu jouerais sans fin, Gaspard, et les sons minces
Eveilleraient mes nuits de rêves en province.
Je n'ouïrais rien d'autre et, dans mon cœur perclus,
Il est un nom surtout que je n'entendrais plus.



IX.

Ce soir poignant d'avril me fait bien mal à l'âme.
Il pleut. L'église est sombre et je ne cherche plus,
De ma porte restée entr'ouverte, la flamme
Des cierges allumés à l'heure du salut.

Ah ! toutes les clartés, ce soir, sont bien éteintes !
Il n'en reste pas une. On tâtonne. On dirait
Qu'on est ivre, qu'on a le cœur cloué de craintes,
Et l'on rêve à la mort blafarde qui viendrait.

J'ai vu sarcler le champ de ma jeune récolte,
J'ai vu périr l'amour que chantaient mes pipeaux ;
Et sans repos, depuis, le doute et la révolte
Ont saccagé mon cœur comme d'âpres corbeaux.



X.

» Je pleure mon chevalier,
le connaissez-vous ? »

Fluettes chansons du passé venues
Sur un air ancien qu'on n'a pas noté,
Pourquoi vous ayant toutes retenues
Vous dis-je à mi-voix dans le jeune été ?

Pourquoi rappeler, troublante princesse,
Le sort inégal de tes chevaliers
Et Tristan qui court jeter sa détresse
Au silence ami des profonds halliers ?

Puisque vous mentez, que de vous aucune
Ne porte à mon cœur le son de sa voix,
Pourquoi chantonner à la triste lune
Des mots que le vent chasse au fond des bois
Et qui parlent d'amour et de mort à la fois ?



Le jardin sans soleil



I.

J'écoute passer l'heure et la brume glisser
Le long des arbres nus que l'hiver a cassés.
Le vent s'agite et court parmi le paysage,
Et mon rêve avec lui se soulève et voyage.
Tant de chagrins mauvais se sont mêlés à lui
Que, l'ayant bien connu, je l'ignore aujourd'hui.
Plus jeune il s'émouvait des fillettes ornées,
Et du ciel et des eaux et des courtes années,
Et de l'automne agile à dépouiller les bois.
Mais ce soir hivernal je m'attriste et je vois,
Sur la mer de mon cœur que la passion soulève,
Aux vents se déchirer les voiles de mon rêve.



II.

Seul, au cœur de la vieille ville,
Comme au soir du pesant été,
Se recueillant, le parc profile
Des cimes sur le ciel avec sa vanité.

Et l'ombre du soir s'y accoude
Aux bords nus des vasques sans eau,
Quand le ciel aux arbres se soude
Et que le vent prélude en son aigre pipeau.

Alors si me pèsent le livre
Ou ton amour capricieux,
J'y viens chercher le silence ivre
Et le rêve mêlé des nymphes et des dieux.

Tout mon chagrin et ma rancune,
L'acuité de mon ennui,
S'évaporant au clair de lune,
Ont pris la route où le rêve conduit.

Et je crois n'avoir plus d'essence
Qu'un rayon de frêle clarté
Qui s'étale et glisse et qui danse
Et me refait un cœur jeune comme l'été.

Oh ! les fois où la fantaisie
M'arrachait du banal chemin,
Tandis qu'ici-bas mon sosie
Errait parmi la foule ainsi qu'un être humain !

Mais un rien, le froid ou la brume,
Me rendant à mon vain souci,
Dans mon âme essorée exhume
L'humaine décision qui l'a menée ici.

Ai-je fui une chère image ?
Ai-je fui l'inhumaine gent ?
Ai-je fui l'insolent tapage
Que fait sur un comptoir le timbre de l'argent ?

Plutôt je me fuyais moi-même,
Poursuivi d'un hurlant chagrin
Dans ce parc où le couchant blème
Est chargé de fraîcheur et d'arome salin.

J'avais soif de silence et d'ombre,
Je voulais rouler dans la nuit
Mon cœur jeune où je sens que sombre
Un espoir monotone aux gouffres de l'ennui.

Et j'allais te dire un poème,
Angoissé comme un soir d'hiver,
Amie, enfant triste que j'aime,
Rythmant sur mon chagrin la cadence des vers.

Pourquoi troubler la quiétude
De son sommeil, me suis-je dit ?
Et pleurer comme d'habitude
Ainsi qu'un réprouvé au seuil du paradis ?

Écoutant au loin sonner l'heure,
Et le vent dans le ciel trop nu,
Un scrupule à présent m'apeure,
Car m'étant concerté tout à coup, j'ai connu

Que trop seule, au cœur de la ville,
Comme un soir du dernier été,
C'est mon âme en fait qui profile
Sur les cimes du ciel sa sottie vanité.

III.

Qui donc aurait tendu l'oreille à cet appel
où toute ma jeunesse a crié sa folie
et son désir de boire aux lèvres de la vie,
à son tour de bonheur, quelque baiser charnel ?

Non. Je suis resté seul à me tordre la bouche,
à hurler dans le soir, à fermer mes poings nus ;
non personne, ni Vous, mon Dieu, n'être venu
de cette ombre où pourtant chaque geste Vous touche.

J'ai crié sans qu'aucune avec des yeux pervers
m'ait tendu son désir comme un fruit mûr d'automne,
ah ! sans qu'aucune fille à ma fièvre se donne
à même l'herbe folle et les aubépins verts.

Et quand je m'en retourne en pleine nuit venue
et qu'un canard peureux trouble la mort des eaux,
martelant le silence et le pavé des rues,
je pousse devant moi mes rêves en troupeaux.



IV.

Lointaine entre les fleurs flotte ta douce image.
Un vieil air écouté lui fait son seul cortège ;
Mais de mon rêve à toi trop de distance empêche
L'habituel pèlerinage.

Amie aux yeux de songe, à présent que la nuit
Nous roule en ses parfums de mort et d'oubliance,
Il ne m'est rien resté sinon d'avoir ouï
Tes baisers sur mon front prier avec constance.

Souvenir ! Souvenir ! Tenace et folle abeille
Autour de moi qui chante et veille,
Ni sous les lourds pommiers d'où le rêve s'envole,
Ni sous les aubépins que le soleil couronne,
Je n'ai perdu ta lente et quiète parole !

O vous que l'âpre vent n'a pu faire périr,
O vous que j'écoutais sous la lampe attardée,
Mon âme, en vous cherchant, de moi s'est évadée
Et je voudrais dormir, et je voudrais mourir.



V.

- La musicale et frêle procession des trembles
Nous fait un assez beau cortège, à ce qu'il semble ?
- Oui, pas mal. Après tout, les souvenirs m'accueillent
Le long de ce chemin mieux que le chant des feuilles.
- Tant d'étoiles au ciel qui sont de la poussière,
De la poussière d'or et du rêve en lumière !
- Mais je regarde en moi s'agonir en beauté
Un amour plus parfait que cette nuit d'été.
- Ah ! l'aube avec sa brume au retour des tranchées,
Sur les champs et les eaux rêveusement penchée !
- Moins rêveuse que l'ombre où, dans mon cœur, s'allient
Les ultimes chagrins avec ceux que j'oublie.
- Un aubépin qui s'ouvre...un pavot se pavane...
Fumerons-nous à deux ce gros tabac profane ?
- Oui, rien de tel encor qu'une pipe allumée
Puisqu'au surplus, amour, chagrin, tout est fumée !



Le jardin sans soleil

VI.

L'humble jardin sans fleurs où tremblent des cerises
Et le mince espalier qui porte des fruits verts
Me suffiront quand reviendra l'humide hiver
M'apporter le regret des choses désapprises.

Et si tu viens alors, relevant ta voilette,
Au coin du feu qui tremble avec un air de vivre,
Me parler de ta robe et de mon dernier livre,
Je croirai que ma vie est bonne et satisfaite.

Fixant ta jupe à fleurs qui montre ta cheville,
Tandis que tu diras des vers de Francis Jammes,
J'évoquerai ton corps lisse de jeune fille
Et j'attiserai l'âtre où trembleront des flammes.

Puis quand je serai seul, quand ne bruiront plus
Les mots tintants et clairs du poème bien lu,
Sentant renaître en moi trop de chagrins divers,
J'ouvrirai la maison aux meutes de l'hiver.



VII.

Ce jour d'été me semble un jour de pauvre automne
Qui porte en lui le sens de mes rêves derniers.
Dans l'herbe où le soleil, rare et pâle, détonne,
Roulent les fruits trop mûrs des modestes pruniers.

Tout ce que les espoirs en moi-même bénissent
D'un bonheur qui serait possible et mérité
Tant j'usai ma jeunesse au cours de trois étés
A courir les chemins de Knoke à Lampernisse,

Ah ! tout ce que ma vie exalte dans sa peine,
Arbres de Wallonie et toi, mon fier amour,
Combien vous a priés ma fièvre du retour
Parmi la joie de l'herbe et l'hosanna des plaines !

Seigneur, je n'ai vécu que pour vivre cette heure.
Ah ! qu'un pauvre homme, enfin, vous doive, étant si las,
De s'asseoir sur le seuil usé de sa demeure
Et de serrer son rêve, un jour, entre ses bras !



VIII.

« Aux pauvres gens, tout est peine et misère. »

BANVILLE.

N'entre pas au village aujourd'hui, c'est dimanche ;
Et trop de joie le soûle ainsi qu'un jeune vin.
Plutôt reste à rêver dans l'ombre du moulin
Qui semble un arbre ferme avec ses fortes branches.
— Mais où donc est resté le bon Samaritain ?

Travaille ton poème ainsi qu'on fait par jeu
Le détail de son rêve et de sa courte vie
Et regarde les yeux pleins de secrète envie
La file des enfants qui vont prier leur Dieu.
— Mais où donc est le gîte et la table servie ?

Dans le soir descendu ne cherche pas d'accueil.
Contourne le village encerclé de lumière
Et va parmi la lune et l'ombre familière
Avec ton rêve mort et ton sinistre orgueil.
— Mais où donc est celui qui m'offrira son seuil ?

Les mauvais chiens de ferme aboieront aux écoutes.
Le fermier gardera la porte du verger.
N'es-tu pas le soldat que l'on sait voyager
Depuis plus de trois ans sur toutes les grand'routes ?
— Mais où donc est celui qui m'ôtera ce doute ?

Et ne crois pas qu'on t'aime ! Avec un tremblement
De ton pauvre désir que la saison caresse,
Tu cueilleras les fruits de la fausse tendresse
Et l'amour t'emplira de son mauvais ferment.
— Où donc est mon amie et son premier serment ?

IX.

Lorsque tu recevras des lettres de l'absente
Et que tu souriras d'un air simplement triste,
On dira que ton cœur s'accoutume à l'attente
Et que ton désespoir est un regret d'artiste.

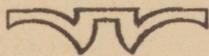
Et lorsqu'on te verra selon ton habitude
Assis dans l'herbe, à lire, au cœur d'un ancien livre,
On croira que tu tiens à la douceur de vivre
Et qu'un puissant orgueil peuple ta solitude.

Mais toi ne réponds rien. Garde au fond de toi-même
En ta fierté voulue et ta rancœur contrainte,
Avec l'arrachement de la dernière étreinte
La cendre d'un amour que chante ton poème.



X.

Ce soir qui s'élargit parmi l'ombre des feuilles,
Ce soir doux à cueillir sur le seuil des halliers,
Que je l'appelle en moi et comme se recueillent
En t'écoutant venir les fronts des peupliers !
Trop violent à mes yeux fut le jour écarlate
Et sur mon souvenir ses rayons trop bruyants.
Le bonheur cherche seul la clarté qui dilate
Sur l'aubépin d'avril les bourgeons ondoyants.
Mais ce soir où chantonne une cloche d'église,
Alourdi de senteurs d'herbe et de potager,
Oh ! comme à sa douceur mon rêve s'égalise,
Enivré du silence où bat le chant léger !
Tandis qu'en bleuisant roule la nuit propice,
Un vent tiède, venu des arbres balancés,
Caresse mon chagrin comme une main complice
Et l'on dirait sur moi l'aile de tes baisers.



XI.

Je viens vers toi dans la jeune lumière
Et les jardins où l'avril a semé,
Je viens vers toi, l'amicale et première,
La seule que j'aimai.

Ne souris pas. Ne me tends point tes grâces frêles
Et tes seins nus comme des fruits.
Depuis le temps ! Laisse, que se démêlent
Tant de rêves et tant de nuit !

Regarde-moi, voici : j'ai trop de boue
Aux pieds, de cendre au cœur,
Avant que ton étreinte à ma nuque se noue,
Il faut toucher à ma douleur.

Et quand j'aurai tout dit, si ta douceur palpite,
Si tes lèvres ont soif de boire à mon baiser,
Si, comme au soir premier, tes flancs battent plus vite
Et si ton cœur n'est épuisé,

Alors, viens, que vers moi je t'attire et te plie
Comme un rameau dans la clarté,
Car nous aurons sur notre vie
Le couchant d'un splendide été.



XII.

Ecoute autour de nous mourir les vents du soir,
Pauvre âme qui fus mienne et que voici lassée
D'avoir porté si loin le délirant espoir
Autour de qui battait de l'aile ma pensée.

Ecoute jusqu'à nous les flexibles bouleaux
S'agiter vainement parmi le paysage.
Que ta chanson pareille à leurs rythmes égaux
S'apaise avec le soir, amoureuxment sage.

Puis tu t'endormiras d'un sommeil sans mémoire,
Ame qui fus une âme aux étranges atours
Qu'habitaient dans la paix de tremblantes amours
Et la vie et le rêve et le rire illusoire.

Dis-toi que le meilleur encore est d'en venir
Aux rives de l'oubli, veuves du souvenir.
Du passé qui fut nôtre, éloigne ton visage,
O mon âme où chantaient, comme sur le rivage
Expire en se plaignant la vague au goût salé,
Les projets et les voix d'un amour exhalé.

Vois les grands seringas, dans le ciel, qui se penchent,
En une nuit fleurir et pour quelques matins
Conserver seulement parmi le jeu des branches,
Des tiges et des fleurs les odorants butins
Et puis se dépouiller et jusqu'à dans l'automne
Etendre leur feuillage étrange et monotone.

Que ce te soit, mon âme, un exemple amical.
Tes rêves d'autrefois, ce sont tes fleurs superbes.
Qu'importe que les vents en aient jonché les herbes !
Il te reste de vivre et d'un effort égal,
Sans rêve et sans passé déloyant ton feuillage,
De garder du malheur l'impassible visage.

XIII.

Ne rouvre pas ce livre, il fait mal. Il ressemble
Aux fruits cueillis trop verts que l'on goûte par jeu.
A l'heure où le grand vent soufflera dans les trembles.
Il ne faut pas le lire, assise auprès du feu.

Observe la flambée et son rire dans l'âtre ;
Ecoute la saison qui frappe à tes volets ;
Surtout ne mêle point ma douleur opiniâtre
Au rêve si léger de tes premiers regrets.

Et s'il te souvenait des étranges paroles
Qu'un soir j'ai pu te dire au temps clair des lilas,
Oh ! ne les redis pas ! Les feuilles étaient folles
Et le chagrin trop lourd hallucinait mes pas.

Mais plus tard, quand au vent s'égrènera ta vie,
Quand tu t'arrêteras, lasse d'avoir souffert,
Et que tu sauras bien que ne t'ont pas suivie
L'amour et l'amitié jusqu'au seuil de l'hiver,

Alors, ô mon amie, assise au coin du feu,
Relisant ce poème où notre amour fut sage,
Tu connaîtras le sens profond de mon aveu
Et l'acide saveur des airelles sauvages.

Lorsque parut le triste automne.

—

I.

Ah ! dites-moi comme on récite
en Flandre, au coin du feu, les anciennes histoires,
comme on se signe d'eau bénite
et comme on garde en soi les rêves transitoires.

Ah ! dites-moi surtout comme humblement on prie
et comme on s'intéresse aux soins du potager
et comme on trouve un sens au rythme de sa vie
sans qu'on cherche à rien y changer.

Dites-moi comme il faut s'amputer de l'orgueil,
ne jamais dépasser les marches de son seuil,
et porter tous ses soins
à rentrer au soleil les gerbes de son foin,

car j'ai gagné la peur de ce frileux septembre.
Ouvrez la porte grande, ouvrez vos mains tendues,
j'ai peur du clair de lune et de l'ombre des rues,
J'ai peur de moi, de tout, j'ai peur de tous mes membres.



II.

J'ai pris dans l'ombre un escabeau.
Je suis resté sans dire un mot.
L'aïeule activait sa dentelle.
La pluie frappait sur les volets.
Tous les enfants me contemplaient.
La servante portait la soupe devant elle.
Et je suis resté là des heures sans savoir
qu'autour de la maison rôdaient les vents du soir,
que je volais ce bonheur clair
avec le chaud baiser de l'âtre dans ma chair.
Je songeais à l'automne, aux pommes que l'on cueille,
à des jours éloignés, à la mienne maison,
au cours trop mesuré des mois et des saisons,
à la vie, à la mort régulières des feuilles.
Mais quand je me souvins de ma fière jeunesse
et de son seul amour que la guerre a détruit,
si grande me revint une ancienne tristesse
que j'ai continué de marcher dans la nuit.



III.

Ami si bienfaisant qui me plains et m'accueilles,
il te faudrait bien me quitter :
je porte en moi la mort des rêves et des feuilles
et ta jeunesse chante ainsi qu'un clair été !

Sur la table où j'écris tu m'as posé des livres ;
mais moi je ne lis plus,
l'automne qui retient ma volupté de vivre
a mis trop tôt les arbres nus.

Vois, tous ceux que j'aimais ont tourné leur visage
et je suis resté seul dans le soleil dernier
qui teint de mauve et d'or le fond du paysage
et le moulin qui tourne à l'ombre des pruniers.

Qu'attends-tu ? Le malheur porte malheur. Ecoute :
il n'est pas bon de suivre à deux la même route,
mais plus sage que moi, dans ton verger, va-t'en
et cueille les fruits mûrs promis à ton printemps.



IV.

Entre les foins poussés, la route semble verte.
Combien s'en sont allés qui ne reviendront plus !
Je les suis à mon tour avec ma vie offerte.
L'automne se tourmente entre les arbres nus.

Je n'ai pas su pleurer nos villes en poussière.
Les étés à venir seront chargés de fruits.
Je n'ai pas rappelé les morts à la lumière,
Car ils dormaient dans l'herbe au creux chaud de la nuit.

Mais sur les chemins nus au plat pays de Flandre
Dans le soir où parfois saignent des ciels de feu,
D'un rêve assassiné je recueille les cendres
Et de mon poing tendu j'en soufflète les dieux.



V.

N'attends plus qu'on vienne ce soir.
Descends le rideau court, mets le feu dans la lampe.
Le pas sec d'un soldat martèle le trottoir.
Qu'est-ce donc qui te fait ainsi battre la tempe ?

L'ami qui t'écoutait n'a pas pu demeurer.
Qui donc est là debout qui s'incline et s'attarde
Et qu'on dirait pleurer,
Quelqu'un debout qui te regarde ?

Pourtant, tu n'attendais plus personne aujourd'hui
Et ta porte était close aux spectres de la nuit.

Mais si close que soit la porte de la chambre,
Un désir que tu hais s'acharne à te poursuivre,
Pauvre qui n'as pas su dans le chaste septembre
Humilier ton rêve et ta douleur de vivre.



VI.

Pâles sœurs aux yeux clairs que mon discours étonne,
Les arbres du jardin sont presque à demi nus.
Il est temps de cueillir les gloires de l'automne,
Septembre avec sa brume est déjà survenu.

N'attendez pas le soir qui rallume les lampes,
Laissez de coudre et posez là vos dés d'argent,
Que le rire et le sang vous excitent les tempes
Et qu'un désir vous prenne en son caprice urgent.

Vers les fruits qui sont mûrs, élevez-vous, mes sœurs,
Cueillez à pleines mains les prunes et les pêches
Et les raisins bleuis et les noix à peau rêche
Et le soleil qui mêle aux arbres sa douceur.

Car le temps de cueillir à chacun est compté,
Plus tard en robe courte et la corbeille aux hanches,
D'autres filles viendront qui couperont aux branches
Les fruits au goût divin de soleil et d'été.



VII.

Si proche vous m'étiez parmi la nuit venue,
Que me baissant un peu pour vous chercher la main,
J'ai mis sur sa pâleur avec ma lèvre nue
Un douloureux baiser de pauvre qui a faim.

Mais vous, ô frêle sœur, qui rêviez interdite
A ce toucher précis vous mordant comme un feu,
Vous n'y avez prêté que le charme d'un jeu
Et du trouble silence où le cœur bat plus vite.

Frères, vous qui passez si tristes dans l'automne,
L'amour veille et se garde au secret des maisons,
Seule à votre désir tout entière se donne
La Mort aux doigts charnus qui cueille les saisons.



VIII.

Si le sort t'a marqué l'épaule de son signe,
il est vain de lutter.
Dans la saison qui meurt se dissipe la ligne
où les arbres feuillus marquaient l'ombre en été.

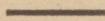
Les maisons sur la route ont leur porte mieux close.
Ne songe pas aux cœurs depuis longtemps fermés
qui ne t'ont pas été plus humains que les choses ;
et ne te souviens pas que l'on t'a bien aimé.

Ne prête plus au vent les sanglots de ta voix.
Ne tente plus l'amour au douloureux visage.
Sois fort et reste seul. Recueille en toi
l'amertume sans fin qui naît du paysage.

Reprends le livre sage où tu l'avais ouvert ;
remets la chambre en ordre et ta pensée errante...
Mais pourquoi trembles-tu, chair mortelle et souffrante,
devant le soir qui tombe et le nouvel hiver ?



Epilogue



I.

Il me souvient du temps où j'annotais des livres
Et de la chambre étroite et du sombre palier
Qu'aucun pas amical sous lui n'a fait crier
Aussi longtemps qu'y végéta mon mal de vivre.

Parfois me tourmentaient les rythmes de la rue
Et le désir chagrin des œuvres apparues
Quand je collais ma face aux vitres d'un libraire ;
Et ce fut mon enfance en son cours ordinaire.

Maintenant que l'été de la vie a passé,
Nourrissant mon regret de ce rêve effacé,
Comme un pin dont la sève a fait craquer l'écorce,
Ma jeunesse, debout, me paraît dans sa force,
Une femme publique et son désir charnel
Autour d'elle roulé comme un pesant anel.



II.

S'il est possible que je prie encore,
Ami, dis-moi les mots qu'il faut trouver.
Je les veux humbles et peu sonores ;
Aide-moi à me relever.

J'ai croupi dans l'orgueil du rêve.
Ivre de moi, j'ai tout nié.
Se peut-il que je me soulève
Du désespoir et du charnier ?

Je voudrais frapper à ta porte.
Prier, comme autrefois priaient les publicains.
S'il suffit de souffrir, vois, ma peine est trop forte
Et m'a brisé les reins.

Sur mes jeunes ans, trop de lassitude
A pesé ce soir et ma vanité
N'est plus en mon cœur qu'un splendide été
En décrépitude.

Quel que soit le nom duquel tu me nommes,
Ne m'écarte point. Comme au temps passé
Je viens t'apporter mes rêves froissés
Et ma souffrance aiguë et triste de pauvre homme.

III.

J'ai eu pour seul ami depuis trois ans déjà
Le multiple visage innocent des prairies
Et ma vie à le voir humblement se changea.
J'ai eu pour seul abri le toit des métairies.

On engrange déjà les dernières récoltes
Et je verrai l'automne avec ses feuilles rousses
Et le nouvel hiver, sans aucune révolte,
Approfondir en moi l'oubli jusqu'à la source,

Jusqu'à la source même où je reçus la vie.
Et je ne saurai plus au lever quotidien
Ce que me fut la veille ou son mal ou son bien.
A quoi bon remuer ce qui n'est qu'une lie !

La sagesse n'est-elle en cette foi têtue
De changer chaque soir de pauvre destinée,
Et de laisser au seuil de ses mornes journées
Un rêve que l'oubli vous écartèle et tue
Comme le corps saignant d'une chienne abattue ?



IV.

Eteins, mon rêve !... Assez souffrir,
Assez jouer « hanneton vole ».
Ce discours n'était qu'une parabole
Et me revoici triste, oh ! oui ! triste à mourir !

Aussi quel entêté à compter ses lacunes,
A dire : Un peu d'amour pour le rêveur en feu !
Comme s'il n'avait pas le blanc baiser des lunes
Et désirait encore jouer à l'ancien jeu.

Allons ! Poète au cœur trop tendre,
Ce rêve qu'on t'arrache a-t-il marqué ton sort ?
Et c'est toi maintenant qui cesse de prétendre
A l'hymne nuptial que t'a promis la mort ?

Pourquoi te quereller avec ton habitude ?
Va ! Reprends ton poème, il est ton seul ami.
Rêver ce n'est jamais la pleine solitude
Et le bonheur est là, comme autrefois, parmi
Le silence où ton cœur a si longtemps dormi.



TABLE

Quand refleurissait le printemps

- I. Encore un printemps !
- II. Sagesse.
- III. A l'arbre on ne voit pas...
- IV. Le pommier.
- V. Tu peux hurler de rouge ou de rose...
- VI. Dulcissimis, o Wallonia !
- VII. Pluie.
- VIII. Gaspard le joueur de hautbois.
- IX. Ce soir poignant d'avril.
- X. Chansons.

Le jardin sans soleil

- I. Paysage.
- II. Seul, au cœur de la vieille ville.
- III. Qui donc aurait tendu l'oreille...
- IV. Lointaine entre les fleurs...
- V. La musicale et frêle procession des trembles...
- VI. L'humble jardin.
- VII. Ce jour d'été me semble un jour de pauvre automne.
- VIII. Parabole.

- IX. Lorque tu recevras...
- * X. Ce soir qui s'élargit...
- XI. Je viens vers toi dans la jeune lumière...
- XII. Ecoute autour de nous...
- XIII. Ne rouvre pas ce livre, il fait mal...

Lorsque parut le triste automne

- I. Le poète à la porte.
- II. Le simple accueil.
- III. Le poète et l'ami.
- IV. Rancœur.
- V. La porte close.
- VI. Pâles sœurs aux yeux clairs...
- VII. Chanson pour qu'un baiser me soit pardonné.
- VIII. Résignation.

Epilogue

- * I. Il me souvient du temps...
- * II. S'il est possible que je prie encore...
- * III. J'ai eu pour seul ami...
- * IV. Eteins, mon rêve...

* Additions.



Édition des Cahiers

1. Quand ils auront passé
de l'ombre à la lumière

Un acte en prose de LOUIS BOUMAL
In-32 jésus (600 exemplaires) 2 francs

2. LA JOIE D'AIMER

Poèmes de MARCEL PAQUOT
In-32 jésus (700 exemplaires) . . . 2 francs.

LE JARDIN SANS SOLEIL

Poèmes de LOUIS BOUMAL. — 3 francs.



EN PRÉPARATION :

LA ROSE À LA LANCE NOUÉE

Poèmes de LUCIEN CHRISTOPHE



Carnet de Campagne

de Louis BOUMAL. (1 fort volume)

LES CAHIERS

Revue Mensuelle de Littérature et d'Art,
fondée au Front Belge.

Rédaction : Marcel PAQUOT, 34, rue Darchis, LIÈGE.

Achévé d'imprimer à l'Imprimerie Bénard
le seize août mil neuf cent dix-neuf.

Pour les Cahiers.

